

Colère et déception sont les affects que ma mémoire me restitue à la clôture du premier séminaire sur le féminin de juin 2021.

Je suis rentrée du second, qui s'est déroulé à Gand, six mois plus tard, avec une sensation de solitude mêlée à une immense fatigue, une sorte d'abattement que j'ai d'abord mis sur le compte de l'écoute attentive de ce qui se disait au cours de la journée de samedi et du dîner qui l'a suivie, où un événement s'est produit. Il a été question de la féminisation des mots, ce qui, à l'écrit, se nomme écriture inclusive. Alors que je tentais de dire pourquoi il me semblait important de faire évoluer ce paradigme « Le masculin l'emporte sur le féminin » vers l'inclusion du féminin, il m'a été dit que cette question se situait du côté de l'imaginaire. Dois-je comprendre « qui se qui se caractérise par la relation à l'image et au semblable » et non ce qui concerne la relation de tout un chacun avec le langage et la parole, que serait le symbolique ? Pas sûr, car le fait est que nous n'avons pas pris le temps de développer : le repas touchait à sa fin, et mes trois collègues masculins présents à cette table, et que j'apprécie particulièrement pour ce que je nommerais leur finesse (c'est féminin la finesse ?) avait l'air d'accord sur ce point. L'affaire semblait réglée.

Le mot qui me semble le plus juste pour décrire l'effet que cela m'a fait est aplatissement (c'est masculin aplatissement ?). Pour reprendre les propos d'une collègue lors de notre première réunion du groupe des femmes, moins de deux semaines après le séminaire de Gand, à propos du signifiant phallus comme d'une distorsion théorique : « c'est comme si on ne pouvait plus penser autrement que par le prisme de nos concepts. Comme si nous (psychanalystes femmes) avions des propos qui glissaient sans s'écouter. »

Ce sentiment d'aplatissement ne m'a pas quitté après la matinée du dimanche, en dépit de l'intervention d'un collègue présent à ce dîner qui me donnait à entendre qu'il en avait entendu quelque chose de cette parole recouverte, de ces paroles recouvertes. Dans l'intervalle et dans le doute, j'avais appelé une collègue qui suivait le séminaire sur zoom pour lui faire part de cette impression d'aplatissement, qu'elle comprenait très bien et qu'elle partageait.

C'est à son initiative, et après qu'elle a parlé avec d'autres collègues femmes participant à ce séminaire que nous nous sommes réunies à quelques-unes pour causer d'abord, de ce que cela nous avait fait, aux unes et aux autres, ces deux séminaires. Pourquoi ai-je été si surprise en les écoutant, d'entendre que ce qu'elles disaient, j'aurais pu le dire aussi ? Par exemple : Etre une femme, c'est une expérience. Dans un lieu où la parole circule, on a l'impression de ne pas être entendue, que notre parole existe moins. L'impression que lorsqu'on parle, on est des femmes et pas un psychanalyste parmi d'autres.

Pourquoi donc ? Sans doute parce que naïvement, je nourrissais cette croyance que ce qui se passe dans le social n'a pas cours au sein des associations de psychanalystes. Il est difficile de faire le deuil de ses illusions et, je crois que je peux dire nous, en tant qu'analystes, nous savons que le déni protège.

Est-ce que les structures psychiques changent à mesure que change la place des femmes dans la société ou est-ce que le social change l'habillage imaginaire et non la structure psychique ? Il y a de plus en plus de femmes obsessionnelles alors que cette névrose a une affinité avec le masculin. L'homme n'a pas le privilège de la névrose obsessionnelle, mais il a une préférence, disait Lacan, pour cette façon de témoigner de l'inaptitude au rapport sexuel.

La question du féminisme s'est posée lors de notre deuxième réunion. Etions-nous les unes, les autres, féministes ? Allions-nous nous revendiquer comme groupe de psychanalystes féministes ? Très vite, ce signifiant a été balayé, soit que certaines ne se reconnaissaient pas dans ce dernier, soit qu'elles pouvaient se l'approprier, mais de quel féminisme parlions-nous puisqu'il y en a plusieurs ? Nous risquerions alors par l'emploi de ce signifiant de braquer nos collègues masculins et qu'il fasse (ce signifiant) barrage à leur écoute. Ce fut, sans que nous le sachions encore, notre premier acte stratégique. Car au fil des réunions, dans notre cheminement, s'est représentée cette question qui n'en est pas une : ça on ne peut pas le dire, ou bien ça, il faut le dire autrement.

Dire quoi ? Qu'il avait été très compliqué pour les femmes dans ces deux séminaires de prendre la parole et d'être entendue et que ce constat n'est pas nouveau : il ne fait que se répéter depuis des années voire des dizaines d'années au fil des réunions de psychanalystes, quelle qu'en soient leur forme. Qu'à certains moments, cette identité de femme est ressortie de façon douloureuse quand par exemple, nous disons « je », nous nous sentons analyste comme les autres, nous prenons la parole et que cette parole est balayée. Soit parce de façon quasi systématique, elle se dissout dans un silence sans écho, soit qu'elle est reformulée par un collègue. Qu'est-ce qui fait que ce qui est dit n'est pas entendu, aplatit, effacé d'un tour de manivelle théorique qui par le biais scientifique, réaffirme pour mieux faire barrage. Mais barrage à quoi ? Aux sensations, à l'éprouvé, à autre chose que la théorie Lacanienne, quelque chose de différent ? A l'affect ? Lequel, selon Lacan, est de l'angoisse qui ne trompe pas. Pourtant, cette question n'est jamais mise en avant. Si pour Freud, l'affect était quelque chose de déplacé, pour Lacan, c'est un fait premier et la façon dont l'obsessionnel le dénie, l'affect, en est une bonne illustration.

Alors, comment l'éviter puisqu'il est à l'œuvre ? Là se profile le risque du glissement binaire, le 1/homme, 2/femme au début de chaque numéro de sécurité social français. Homme/femme. Féminin/masculin. Et le ratage.

De quoi parle-t-on ? Si nous parlons en termes de genre, nous parlons en termes de catégorie. Si nous parlons de sexe, nous parlons de différence des sexes. Si nous disons : Il y a du féminin et du masculin en chacun de nous, de quoi parlons-nous ? Peut-on l'aborder par le langage ? Côté homme, côté femme, côté droit, côté gauche, il n'y a bien sûr pas que le biologique et le social : entre les deux, ou ailleurs, se situe la parole.

Oser prendre la parole dans un groupe constitué à majorité d'hommes, c'est dépasser un certain seuil, c'est passer de l'exclusion au refoulement.

Et je citerai, pour terminer, Irène Théry, sociologue et anthropologue qui disait dans un entretien radiophonique* : « L'égalité, ce n'est pas simplement plus de droit c'est quand la femme devient une véritable interlocutrice de l'homme ».

Marie Diebler

*Avec Alex Breton dans *A voie nue* sur France Culture